



BAS LES MASQUES!

DOSSIER D'ŒUVRES DE L'EXPOSITION

LOUVRE

LE PALAIS DU LOUVRE ET LES COLLECTIONS



© Musée du Louvre / Olivier Ouadah

Au départ, le Louvre est une forteresse puis il devient l'un des principaux lieux de vie des rois de France. En 1793, le Louvre se transforme en musée ! On peut y voir des collections du monde entier, de l'Antiquité à 1848, sur plus de 73 000 mètres carrés. Environ 35 000 œuvres d'art sont exposées dans le musée, dont les plus anciennes ont plus de 9 000 ans.

Les collections du musée sont réparties en parcours de visites :

- Antiquités du Proche-Orient ;
- Antiquités égyptiennes ;
- Antiquités grecques ;
- Antiquités italiques et étrusques ;
- Antiquités romaines ;
- Arts du Proche-Orient et de l'Égypte ;
- Arts de l'Islam ;
- Sculptures françaises et européennes ;
- Objets d'art et arts décoratifs ;
- Peintures italiennes, françaises, d'Europe du Nord, espagnoles, grecques, russes, de Grande-Bretagne et des États-Unis ;
- Dessins et arts graphiques ;
- Arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques ;
- Histoire du Louvre ;
- Petite Galerie.

Les jardins du Carrousel et des Tuileries ainsi que le musée national Eugène-Delacroix appartiennent aussi au domaine du musée du Louvre.

LES PERSONNES DÉTENUES DE LA MAISON CENTRALE DE SAINT-MAUR DEVIENNENT CO-COMMISSAIRES D'UNE EXPOSITION AVEC LE MUSÉE DU LOUVRE!

Le Louvre intervient depuis 2008 au sein des établissements pénitentiaires en proposant des actions culturelles à destination des personnes détenues et un programme de formations pour les professionnels de l'administration pénitentiaire.

Ces actions visent à garantir à chacun, où qu'il soit, un accès aux collections nationales et témoignent de la volonté du Louvre d'aller au-devant de tous ses publics.

Accompagnées par l'association Les Musiques de la Boulangère, dix personnes détenues de la maison centrale de Saint-Maur (Indre) ont construit avec le Louvre, d'octobre à décembre 2019, une exposition de reproductions d'œuvres issues des collections du musée. En tant que co-commissaires de cette exposition, les personnes détenues ont participé à toutes les étapes du projet : définition du thème, choix des œuvres, travail de scénographie et enfin écriture du texte d'introduction.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'un partenariat entre le musée du Louvre et la direction de l'administration pénitentiaire. Elle sera présentée dans les différents établissements pénitentiaires français de 2020 à 2023.

BAS LES MASQUES!

Le mot des co-commissaires

« Le masque est un objet qui traverse les époques, on le retrouve partout, sur tous les continents. C'est un objet de mystère, un sujet de fantaisie mais aussi et surtout un instrument de spectacle et de jeux.

Porter un masque, c'est aussi l'occasion de dire ce que nous voulons, en jouant à cache-cache : on me voit/on ne me voit pas. Enfin, faire tomber le masque, c'est oser. Oser devenir les commissaires d'une exposition car ce n'est pas parce qu'on ne connaît rien à l'art qu'on ne peut pas en parler et pour nous l'art est accessible et se partage.

Cette exposition est l'aboutissement d'un travail collectif. Nous souhaitons vous faire voyager dans la beauté, parler, échanger et partager. Nous sommes fiers de savoir que ce travail va être vu par des personnes qui n'ont peut-être aucun lien avec le milieu carcéral et de partager cela avec d'autres détenus. Nous espérons que les visiteurs verront ces œuvres, scènes d'un parcours vécu. »

ACTEUR DE L'ATELLANE PORTANT UN DEMI-MASQUE



© RMN-GP (musée du Louvre) / Tony Querrec

Italie
1^{er} siècle après J.-C.
Argile, terre cuite

Dimensions :
H. : 5,60 cm

Localisation
au musée du Louvre :
département des
Antiquités grecques,
étrusques et romaines,
aile Sully, 1^{er} étage,
salle 646

Cette sculpture en terre cuite représente une tête d'homme. Il est chauve, son crâne est bosselé et marqué de rides sur le front. Ses oreilles sont un peu décollées, mais c'est surtout son nez qui attire l'attention : il est très proéminent et crochu. Les arcades sourcilières sont elles aussi très marquées, elles forment un bourrelet épais au-dessus des yeux qui semblent loucher légèrement. La bouche est indiquée par une lèvre inférieure saillante. Les pommettes sont elles aussi très en relief. Vu de profil, l'alternance de parties en relief et de parties en retrait donne un aspect grotesque au visage.

En observant l'objet, on peut voir comment il a été fabriqué : la forme globale de la tête a été modelée dans la terre, puis à l'aide d'outils, le sculpteur a creusé à certains endroits, pour faire apparaître les yeux, ou les rides par exemple. Au contraire, il a ajouté de la matière pour créer les parties en relief, comme le nez, les oreilles ou les pommettes.

Un détail important nous permet de comprendre qui est l'homme représenté ici. En effet, un trait barre le visage au niveau de la bouche : il s'agit en fait du bord d'un masque. C'est plus exactement un demi-masque : il couvre tout le haut du visage, mais laisse la bouche libre pour que la personne qui le porte puisse parler. Et la parole est importante puisque celui qui porte ce masque est un acteur de théâtre.

L'homme est probablement un acteur de l'Atellane, une catégorie de comédie de la Rome antique. Selon la tradition, l'Atellane tire son nom de la ville d'Atella, près de Naples, où ce type de théâtre serait né au 4^e siècle avant Jésus-Christ. Les personnages de l'Atellane sont caricaturaux et le comique des pièces repose parfois sur des farces obscènes. Les masques présentent toujours des visages aux traits exagérés, pour que les spectateurs puissent reconnaître le personnage de loin. La couleur des masques permettait aussi de les identifier rapidement, car elle donnait des indications sur l'âge ou la position sociale du personnage. Celle-ci a malheureusement disparu sur cet exemplaire. On ne peut donc pas savoir exactement quel rôle lui correspond. Toutefois, ici, on peut faire une hypothèse : le visage déformé est peut-être celui de Dossennus, le bossu malicieux.

L'Atellane serait l'ancêtre de la comédie italienne, aussi appelée *commedia dell'arte*. Cet acteur masqué jouait donc peut-être sur scène l'équivalent dans l'Antiquité d'un Pierrot ou d'un Arlequin.

CONVERSATION DANS UN PARC



© RMN-GP (musée du Louvre) / Jean-Gilles Berizzi

THOMAS
GAINSBOROUGH

Royaume-Uni

18^e siècle

Huile sur toile

Dimensions :

H. : 73 cm ; L. : 68 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

peintures, aile Denon,

1^{er} étage, salle 719

Ce tableau représente un homme et une femme assis sur un banc, au bord d'un chemin, devant un paysage. On remarque tout de suite l'impressionnante robe rose pastel de la jeune femme, très large et aux reflets brillants. Légèrement relevée sur le côté, elle laisse apercevoir un jupon bleu et de petites chaussures pointues. Sa poitrine et son cou, mis en valeur par le décolleté, sont très blancs, alors que ses joues sont bien roses. Elle porte par-dessus ses cheveux roux un chapeau souple à large bords. Elle nous regarde, et paraît prêter peu d'attention à l'homme près d'elle, qui semble pourtant en train de lui parler. En effet, tourné vers elle, les jambes croisées, il tend la main droite dans un geste qui donne l'impression d'accompagner un discours. Sa main gauche retient un livre posé sur ses genoux. Vêtu d'un habit rouge vif et d'un chapeau noir, il porte à sa taille une épée. Derrière les deux jeunes gens, des arbres, un étang et un belvédère (un bâtiment qui offre une vue sur un paysage) permettent de situer la scène dans un parc. Les couleurs vives des vêtements des personnages les font ressortir par rapport au paysage, aux couleurs plus ternes.

Ce tableau du peintre britannique Thomas Gainsborough est une *conversation piece*, c'est-à-dire une scène de conversation. Ce thème, apparu dans les années 1720, a connu une grande popularité en Angleterre. Peindre les personnes en train de discuter permet de les représenter de manière plus naturelle que sur les portraits aux poses classiques, sur lesquels les modèles sont par exemple assis sur un fauteuil face au spectateur, ou debout près d'une table. Toutefois, le peintre n'a pas ici exploité tout le potentiel de ce type de scène : la jeune femme a une posture plutôt figée, on sent qu'elle pose malgré tout pour l'artiste.

Cette œuvre peinte dans la jeunesse de l'artiste révèle l'influence de la peinture française sur la peinture britannique de l'époque. On sent par exemple une certaine légèreté dans l'atmosphère du tableau, qui peut rappeler les œuvres du peintre français Antoine Watteau.

Thomas Gainsborough (Sudbury, 1727 – Londres, 1788)

Thomas Gainsborough est un peintre de portraits et de paysages, et l'un des artistes britanniques les plus célèbres du 18^e siècle. Adolescent, il montre un talent précoce et part se former à Londres. Après de premiers succès, il peine pendant quelque temps à vivre de son art, mais finit par être reconnu en devenant l'un des membres fondateurs de la Royal Academy. Au début des années 1780, il réalise des portraits de la famille royale.

DANSEUR DE MORISQUE COSTUMÉ EN RENARD PÈLERIN



© RMN-GP (musée du Louvre) / Thierry Le Mage

JACQUES BELLANGE

France

1606

**Encre noire, lavis gris,
aquarelle, rehauts
d'argent, plume**

Dimensions :

H. : 34 cm ; L. : 20 cm

Localisation

au musée du Louvre :
département des Arts
graphiques.

Cette œuvre n'est pas
exposée actuellement
dans les salles du musée.

Ce dessin représente un homme vêtu d'un étrange costume. Il porte une sorte de justaucorps sur lequel sont fixés des grelots au niveau des bras et des jambes, ainsi qu'une petite cape noire cousue de coquilles Saint-Jacques. Son visage, caricatural, est celui d'un vieillard : très ridé, les cheveux et la barbe en désordre, avec un regard noir qui disparaît à moitié sous un chapeau plat. Celui-ci est étonnant : de grandes oreilles d'animal sont fixées dessus. Elles font écho à la queue d'animal touffue qui dépasse entre les jambes du personnage. Sa posture suggère la danse : il est debout sur la pointe des pieds, les jambes écartées, et ses mains sont posées sur le haut de ses cuisses. Mais qui est donc cet étrange personnage ?

La position de ses pieds avec le talon relevé, sous lequel on voit une semelle prête à claquer sur le sol, ainsi que ses jambes écartées, permettent d'identifier la danse du personnage : il s'agit de la morisque, ou moresque. Cette danse à deux temps était pratiquée au Moyen Âge et à la Renaissance. Elle vient d'Espagne, où elle était dansée par les « Maures », nom alors donné par les Européens aux musulmans d'Afrique du Nord. Le mot « morisque », qui veut dire « petit maure », désignait plus particulièrement les musulmans d'Espagne contraints de se convertir au catholicisme. Cette danse se répand à la fin du Moyen Âge dans toute l'Europe et connaît un grand succès. Elle est intégrée aux pièces du théâtre populaire italien (la commedia dell'arte) et arrive même jusqu'aux fêtes des cours royales.

Ici, le danseur est vêtu d'un costume de renard, mais il porte aussi des accessoires associés aux pèlerins, comme le chapeau plat et surtout la cape avec les coquilles Saint-Jacques. En effet, ce coquillage est l'emblème du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces éléments permettent de faire un lien entre ce danseur et les « Moros y Cristianos », (« Les Maures et les chrétiens »), des fêtes espagnoles qui commémorent la reconquête de l'Espagne, passée aux mains des musulmans, par les chrétiens.

Jacques Bellange (? , vers 1575 – Nancy, 1616)

Jacques Bellange est un peintre et graveur français. En 1602, il devient peintre officiel du duc de Lorraine, et c'est auprès de la cour de Lorraine qu'il effectue toute sa carrière. De son vivant, il est surtout connu pour ses peintures, mais aujourd'hui la plupart d'entre elles ont disparu. On le connaît donc plutôt maintenant pour ses dessins et ses gravures. Il a représenté principalement des scènes bibliques et mythologiques.

L'AUTOMNE



© RMN-GP (musée du Louvre) / Franck Raux

**GIUSEPPE
ARCIMBOLDO**

Italie

Commandé en 1573

Huile sur toile

Dimensions :

H. : 77 cm ; L. : 63 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

peintures, aile Denon,

1^{er} étage, salle 712

À première vue, ce tableau représente des fleurs, des fruits et des légumes sur un fond noir. Mais on voit rapidement qu'ils ne sont pas disposés au hasard : ils forment un visage, et plus exactement le profil d'un homme. Son buste est figuré par un tonneau, son cou est fait de navets, panais et autres tubercules. Une pomme de terre figure le nez, la bouche est représentée par une bogue de châtaigne et son œil par une prune. Son sourcil est un épi de blé, son oreille un champignon, et des grappes de raisin forment sa chevelure. Quel est le point commun entre tous ces éléments végétaux ? Ils poussent ou sont récoltés à la même saison : l'automne.

Ce personnage est donc une allégorie de l'automne, c'est-à-dire qu'il symbolise cette saison. Le tableau fait partie d'une série de quatre toiles représentant les quatre saisons sous les traits d'hommes dont les portraits sont composés à partir de végétaux. *L'Hiver* est constitué de branches mortes et de lierre, *Le Printemps* d'une multitude de fleurs, et *L'Été* de fruits et de gerbes de blé. Chaque espèce végétale est rendue avec un grand réalisme. C'est l'agencement de chacun des éléments entre eux qui donne l'illusion des visages. Ce type de portrait, appelé « tête composée », est né de l'imagination du peintre Giuseppe Arcimboldo.

Les tableaux des quatre saisons du Louvre sont une reprise par Arcimboldo d'une série qu'il avait réalisée une dizaine d'années plus tôt et qu'il avait offerte à Maximilien II de Habsbourg, empereur du Saint-Empire romain germanique (un territoire qui regroupait alors l'Allemagne et les pays avoisinants). L'empereur ayant beaucoup apprécié la série, il en commanda une copie au peintre pour l'offrir au duc électeur Auguste de Saxe.

Ces quatre portraits représentent également les quatre âges de la vie : le Printemps est un jeune homme, l'Été un homme dans la force de l'âge, l'Automne un homme d'âge mûr, et l'Hiver un vieillard. Ainsi, le peintre met en parallèle le cycle des saisons avec le cycle de la vie humaine. La série est sans doute aussi une glorification de la famille des Habsbourg : sous leur règne, l'Europe connaît des ressources naturelles abondantes, et un écoulement paisible du temps.

Giuseppe Arcimboldo (Milan, 1527 – Milan, 1593)

Giuseppe Arcimboldo est un peintre italien du 16^e siècle. Né dans une famille d'artistes à Milan, il apprend auprès de son père. À l'âge de 35 ans, il est appelé à Prague par Ferdinand I^{er}, empereur germanique, et devient portraitiste de la famille impériale. Il est aussi par la suite chargé du cabinet de curiosités de l'empereur et crée des costumes et des décors pour les fêtes de la cour. C'est pour ses « têtes composées » qu'il devient célèbre.



© 2007 Musée du Louvre / Harry Bréjat

EUGÈNE DELACROIX

France

1821

Lithographie

Dimensions :

H. : 25 cm ; L. : 20 cm

Localisation

au musée du Louvre :
conservée au musée
national Eugène-Delacroix,
rattaché au musée
du Louvre

Un homme debout sur des planches écarte les jambes, les bras tendus en l'air. Sur ses mains et sa tête se trouvent trois petits personnages costumés, deux hommes et une femme, qui se tiennent la main. L'homme qui les porte est habillé avec une veste qui descend dans son dos. Des partitions de musique dépassent des poches de sa veste. Sous l'image, il est écrit « théâtre italien », « Rossini soutenant à lui seul tout l'opéra italien » et « Miroir (journal) ».

Cette gravure a été publiée en 1821 dans *Le Miroir des spectacles, des lettres, des mœurs et des arts*, un journal consacré aux événements de la scène musicale de l'époque. C'est une caricature en lien avec l'actualité : le personnage principal est le compositeur italien Rossini, qui connaît alors un très grand succès à Paris. Directeur du Théâtre-Italien, puis compositeur du roi Charles X, il renforce la mode de l'Italie alors en vogue dans la capitale. Il est ici représenté avec trois personnages figurant dans ses opéras : à gauche et au centre se trouvent Otello et Desdémone (les personnages principaux de l'opéra *Otello*) et, à droite, Figaro (le héros du *Barbier de Séville*).

Le peintre Eugène Delacroix réalise cette gravure alors que des débats opposent les adversaires de Rossini, qui préfèrent une musique plus classique, et ses partisans, qui soutiennent la modernité et le romantisme du compositeur. Delacroix, admirateur de Rossini, se positionnait du côté des seconds. Cela ne l'empêche pas d'avoir une posture un peu moqueuse dans son dessin : il représente le compositeur prenant toute la place sur la scène, pour montrer que son succès était écrasant et qu'on n'entendait plus parler que de lui. La phrase « Rossini soutenant à lui seul tout l'opéra italien » insiste elle aussi sur la grandiloquence du compositeur. Les nombreuses partitions qui dépassent de ses poches font référence aux nombreux opéras qu'il a composés, mais c'est peut-être aussi un moyen de rappeler certains des reproches qui lui sont faits, comme celui de créer une musique facile et commerciale.

Eugène Delacroix (Charenton-Saint-Maurice, 1798 – Paris, 1863)

Delacroix est l'un des peintres français les plus célèbres du 19^e siècle. Il est rapidement reconnu comme le chef de file de l'école romantique. Les sujets de ses tableaux sont issus de l'Histoire, de la littérature, et révèlent aussi l'intérêt de cette époque pour l'Orient. Son style est marqué par une prédominance de la couleur et des coups de pinceaux visibles.

LES ACTEURS DE LA COMÉDIE ITALIENNE OU LE THÉÂTRE ITALIEN



© RMN-GP (musée du Louvre) / Stéphane Marechalle

NICOLAS LANCRET

France

Vers 1725-1728

Huile sur bois

Dimensions :

H. : 26 cm ; L. : 22 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

Peintures, aile Sully,

2^e étage, salle 918

Ce très petit tableau représente sept personnages debout sur un parquet devant des arbres et un ciel bleu. Au centre, un homme vêtu tout de blanc nous fait face. Il se tient droit, les mains le long du corps, immobile. Autour de lui, les autres personnages sont plus agités, certains semblent même danser comme l'homme et la femme qui l'encadrent, vêtus d'habits colorés.

Ces personnages sont des comédiens, et ils se trouvent sur scène, devant un décor. Ce sont des acteurs de la comédie italienne, ou commedia dell'arte. Apparu au 16^e siècle en Italie, ce théâtre populaire s'est ensuite diffusé dans toute l'Europe. Il est célèbre pour ses personnages, toujours les mêmes, reconnaissables à leur costume.

Au centre du tableau, on reconnaît Pierrot à son vêtement entièrement blanc. Cette couleur révèle son innocence, voire sa naïveté, mais il est possible qu'elle montre aussi ses origines sociales : en effet, les paysans ne coloraient pas leurs vêtements, car la teinture coûtait cher. À gauche, derrière Pierrot, Arlequin est identifiable grâce à son costume de losanges colorés. Il porte un masque noir rappelant ceux des acteurs de l'Antiquité. De l'autre côté de Pierrot se trouve une femme vêtue comme Arlequin, sûrement son double féminin. À gauche, une jeune femme en costume de villageoise est probablement Colombine et, tout à droite, le personnage en noir est le Docteur.

Au début du 18^e siècle, la comédie italienne a beaucoup de succès en France, ce qui se voit dans les nombreux tableaux consacrés par les artistes à ce sujet. Nicolas Lancret, le peintre qui a réalisé celui-ci, s'est sans doute inspiré pour son tableau des pièces qu'il allait voir dans les théâtres parisiens. Peut-être possédait-il également dans son atelier des costumes de théâtre qu'il faisait porter à ses modèles. On sait que c'est ce que faisait le peintre Antoine Watteau, très admiré par Lancret. D'ailleurs, la figure de Pierrot au centre du tableau est très probablement inspirée par le Pierrot de Watteau, un tableau également conservé au Louvre.

Nicolas Lancret (Paris, 1690 – Paris, 1743)

Nicolas Lancret est un peintre français du 18^e siècle. Il apprend la peinture auprès de Pierre Gillot, peintre mais aussi décorateur de théâtre, ce qui explique sans doute son goût pour la comédie. Il a comme camarade Antoine Watteau, qui l'influence beaucoup : comme lui, Lancret se fera une spécialité des tableaux de fêtes galantes, représentant de riches aristocrates se divertissant en plein air.

LES DEUX CARROSSES



© RMN-GP (musée du Louvre) / Stéphane Marechalle

CLAUDE GILOT

France

Vers 1707

Huile sur toile

Dimensions :

H. : 127 cm ; L. : 160 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

Peintures, aile Sully,

2^e étage, salle 917

La scène se déroule en ville, dans une rue pavée. Au premier plan, deux carrosses (qui sont en fait plutôt des chaises à porteurs) se font face. Les deux porteurs qui les tirent semblent se disputer violemment : penchés en avant, leurs visages rouges et crispés se touchent presque et l'un d'eux a le poing serré. Une jambe en avant, le corps tendu, ils ont l'air prêts à en venir aux mains. Derrière eux, dans les carrosses, deux hommes richement vêtus se penchent hors de leur véhicule et font de grands gestes, eux aussi très énervés. L'homme de droite porte un masque noir sur le visage, et une immense coiffe verticale blanche sur la tête. Celui de gauche porte lui aussi une coiffe blanche, mais plus petite, et une collerette. Derrière eux se trouve un homme vêtu d'une longue tunique noire. À l'arrière-plan, de hautes maisons en pierre encadrent la scène.

Ce tableau représente une scène d'une pièce de théâtre, *La Foire Saint-Germain*, créée en 1695. La scène, comique, évoque les problèmes de circulation dans les rues de Paris. Elle s'inspire d'un fait divers de l'époque : deux femmes, chacune dans son carrosse, se sont croisées dans une rue très étroite de Paris, mais aucune des deux n'a voulu céder le passage à l'autre et reculer. La rue est restée bouchée jusqu'à ce que la police intervienne et trouve une solution au conflit en les faisant reculer en même temps l'une et l'autre.

Ici, il semble que le peintre a remplacé les deux femmes par deux personnages de la commedia dell'arte. On reconnaît Arlequin, à droite, car il porte le masque noir qui permet de l'identifier. Sa tête est surmontée d'une fontange, une coiffure féminine à étages popularisée à la fin du 17^e siècle par la duchesse de Fontanges, maîtresse de Louis XIV. Ici, elle est exagérément haute pour renforcer la colère du personnage et ajouter un élément comique à la scène. Arlequin joue généralement le rôle du bouffon dans les pièces de la commedia dell'arte. Le personnage de gauche est plus difficile à identifier. Il s'agit peut-être de Scaramouche, qui incarne le batailleur peureux : il provoque les autres personnages mais finit toujours par s'enfuir lorsque la situation s'envenime.

Claude Gillot (Langres, 1673 – Paris, 1722)

Claude Gillot est un peintre français et décorateur de théâtre de la fin du 17^e et du début du 18^e siècle. Il est surtout connu pour avoir été le maître du célèbre peintre Antoine Watteau, à qui il a transmis son goût pour les costumes, le théâtre et les fêtes champêtres. Il a principalement peint des scènes de la vie quotidienne, mais également quelques tableaux religieux.

MASQUE DE FEMME



© 1993 RMN-GP (musée du Louvre) / Christian Larrieu

Égypte
1^{er} siècle après J.-C.
Stuc peint, verre

Dimensions :
H. : 24 cm ; L. : 18 cm

Localisation
au musée du Louvre :
département des
Antiquités égyptiennes,
aile Denon, salle 183

Cet objet représente un visage sculpté de façon plutôt réaliste. Le nez est droit, la bouche semble esquisser un léger sourire, et le menton est marqué par un creux. Les yeux, en amande et très grands, sont brillants. La coiffure est complexe : au-dessus d'une petite frange de cheveux frisés, des tresses tirées en arrière couvrent le sommet du crâne. Des mèches torsadées retombent de part et d'autre du visage, laissant apparentes les oreilles un peu décollées. Dans l'ensemble, le visage n'est pas très expressif, malgré le léger sourire. Les yeux peuvent paraître un peu rêveurs, comme si le regard était perdu dans le vide.

Cet objet est un masque égyptien datant du 1^{er} siècle après Jésus-Christ. Il est fabriqué en stuc, un mélange de chaux et de poudre de pierre. Les yeux sont faits de verre blanc et noir incrusté dans le masque. À l'origine, la peau était peinte en rose, mais la couleur a disparu. En revanche, elle s'est un peu conservée sur la bouche, qui était rouge, et reste bien présente sur les cheveux et les sourcils, peints en noir. L'objet est cassé au niveau du cou.

Ce type de masque avait le même usage que les masques en or des pharaons : il était placé sur le visage des momies, dans le sarcophage ou le tombeau. Des portraits peints sur bois pouvaient également avoir la même fonction.

Contrairement aux portraits peints sur bois, les masques en stuc étaient fabriqués en série, grâce à la technique du moulage. Les différentes parties (visage, coiffure, oreilles) étaient moulées séparément puis ensuite collées ensemble. La coiffure et les bijoux varient malgré tout d'un masque à l'autre. Cela permet de voir les différentes modes qui se sont succédé, et donc de dater les objets.

Le visage est typiquement grec, de forme ovale avec un nez droit. Les arcades sourcilières très rondes et la fossette dans le menton sont même caractéristiques de la sculpture grecque de la période hellénistique (période allant de -323 à -30 avant J.-C.). Ainsi, cet objet, qui date pourtant de l'époque où l'Égypte appartenait à l'empire romain, montre encore l'influence de la période précédente, quand l'Égypte était sous influence grecque.

MASQUE FÉMININ COIFFÉ D'UN ATTIFET SURMONTÉ DE PLUMES



© RMN-GP (musée du Louvre) / Tony Querrec

MATHIEU JACQUET

France

Vers 1580

**Terre cuite avec traces
de polychromie
et de dorure**

Dimensions :

H. : 37,5 cm ; L. : 26 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

Sculptures, aile Richelieu,
salle 215

Cette tête à la coiffure impressionnante est réalisée en terre cuite. Le visage est modelé avec soin : il forme un bel ovale avec un grand front, des joues pleines et un petit menton bien rond. Les arcades sourcilières sont finement dessinées. Elles encadrent des yeux en amande complètement creux, qui forment deux trous dans le visage. Le nez a été cassé. La petite bouche, elle aussi creuse, est bordée de belles lèvres charnues.

La coiffure est presque aussi grande que le visage. De part et d'autre du front, d'épaisses boucles de cheveux sont maintenues par un attifet, une coiffe féminine typique de la Renaissance. Il s'agit d'une pièce de tissu tendue sur un cadre en fil de fer. Elle retombe généralement en pointe sur le front, ce qui n'est pas le cas ici. En revanche, elle est richement décorée sur le dessus de perles et d'un ornement qui peut faire penser à un coquillage. Au sommet de l'attifet sont accrochés des panaches de plumes, dont les plus grandes retombent sur l'avant. Étant donné leur taille, il s'agit sans doute de plumes d'autruche que le sculpteur a voulu représenter.

Cette sculpture était peinte à l'origine, mais la peinture a disparu avec le temps. La couleur noire sur la coiffe correspond à des traces de combustion, apparues au moment de la cuisson de l'objet. Ces traces, auparavant cachées par la peinture, sont à présent très visibles.

L'objet, qui est creux à l'arrière, représente peut-être un masque de théâtre. Pourtant, il n'était pas fait pour être porté devant le visage. Il s'agit en fait d'un élément décoratif, puisqu'il ornait l'une des cheminées du château de Wideville. Ce château, qui se trouve dans les Yvelines, à l'ouest de Paris, a été construit dans les années 1580 par Benoît Milon, intendant des finances du roi Henri III.

Mathieu Jacquet (Avon, vers 1545 – Paris, vers 1611)

Mathieu Jacquet est un sculpteur français du 16^e siècle. Il travaille aux alentours de 1600 aux travaux du château de Fontainebleau, que Henri IV fait agrandir et transformer. Il réalise notamment les sculptures qui décorent une immense cheminée. En 1608, il devient garde des antiques du roi, c'est-à-dire qu'il est responsable de la collection des sculptures antiques.

MASQUE FUNÉRAIRE



© 2011 Musée du Louvre / Thierry Ollivier

Syrie et Liban
1^{er} millénaire avant J.-C.
Or

Dimensions :
H. : 15 cm ; L. : 12,5 cm

Localisation
au musée du Louvre :
département des
Antiquités orientales,
aile Denon, salle 182

Cet objet est un masque en or. Le visage à la forme ronde présente des yeux fermés, avec de lourdes paupières. Le nez est très droit, avec une base triangulaire. La bouche est plutôt petite mais les lèvres sont épaisses. Le menton et les joues sont ronds. Le front, assez petit, est surmonté d'une fine bande de mèches de cheveux. Les oreilles ne sont pas figurées.

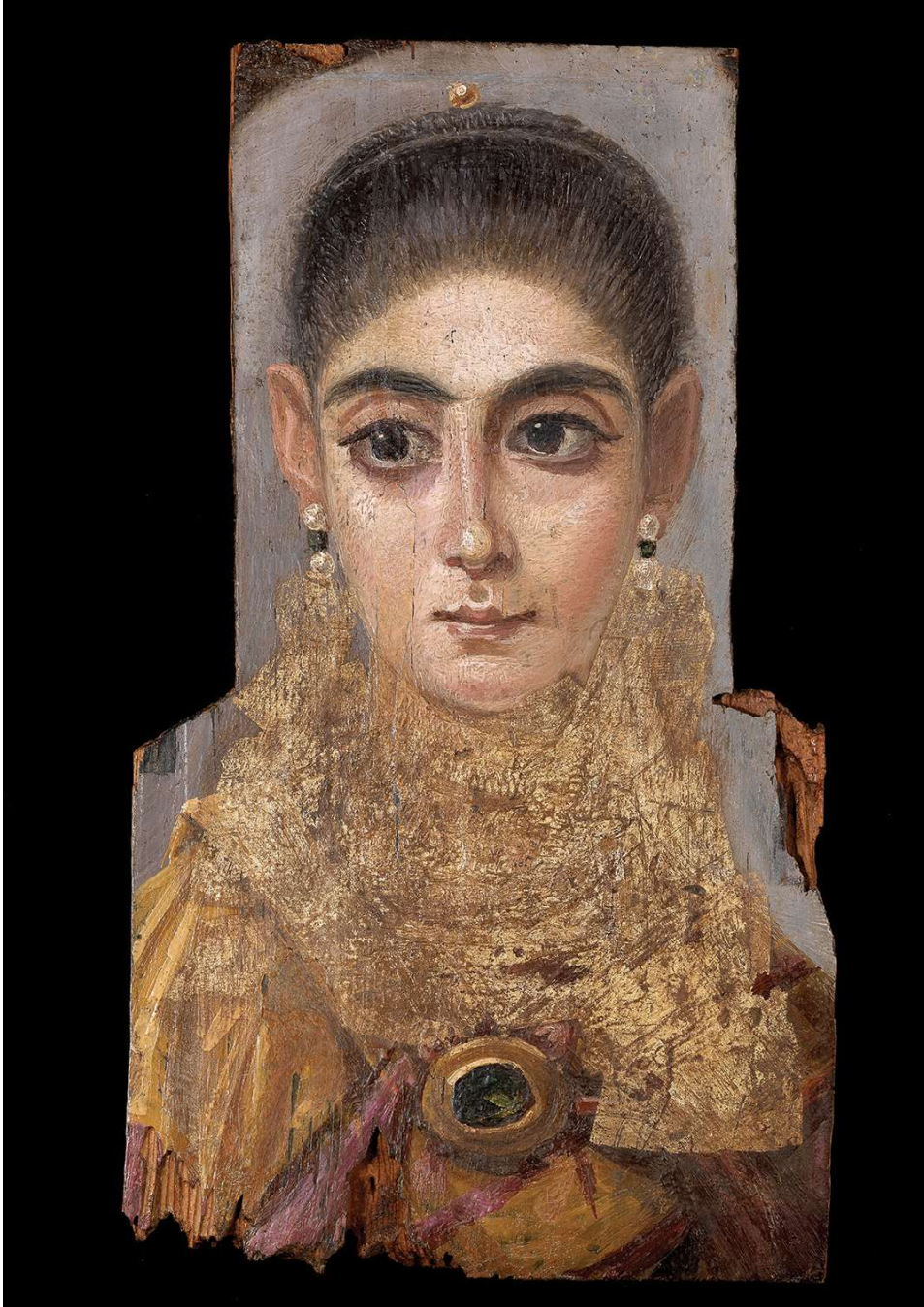
L'aspect de ce masque donne l'impression qu'il est fait dans une feuille qui a été froissée. En fait, il a été exécuté avec la technique du repoussé : une fine plaque en or a été martelée et travaillée au revers, à froid, pour faire apparaître les formes en relief de l'autre côté. Certaines parties, comme les sourcils et la chevelure, ont été ensuite retravaillées à l'endroit, avec de petites ciselures pour représenter les poils et les cheveux. Cette technique permet d'utiliser très peu de matière, puisque la surface est fine. Au revers, l'objet est donc creux.

Ce masque est une production de la civilisation phénicienne. Dans l'Antiquité, la Phénicie était une région du Proche-Orient qui correspond aujourd'hui au Liban et à une partie de la Syrie. Ce n'était pas un royaume, ni un empire, mais un ensemble de cités. La puissance des Phéniciens venait entre autres du fait qu'ils étaient de grands navigateurs, ce qui leur permettait de faire du commerce dans toute la Méditerranée.

Le masque a été retrouvé dans une tombe, et avait une fonction liée aux rites mortuaires. Toutefois, on ignore son rôle exact : servait-il à donner un visage à l'âme du défunt, dans l'au-delà ? Était-il porté ou présenté à bout de bras lors de processions au moment des rites funéraires ? Ou avait-il un rôle d'amulette dans la tombe, afin de protéger le défunt contre les mauvais esprits ou les pilleurs ? Cette dernière hypothèse est peut-être la plus probable, car on sait que certains masques de la région avaient pour but d'effrayer les démons.

De nombreux petits masques, en or ou en terre cuite, ont été découverts dans les tombes de cette région. Ceux qui sont en or recouvraient en général le visage du défunt, alors que les masques de terre cuite étaient déposés près du corps.

Portrait de femme dite « L'Européenne »



© 2009 Musée du Louvre / Georges Poncet

Égypte
1^{re} moitié du 2^e siècle
après J.-C.
Bois de cèdre
peint à l'encaustique
et doré

Dimensions :
H. : 42 cm ; L. : 24 cm

Localisation
au musée du Louvre :
département des
Antiquités égyptiennes,
aile Denon, salle 183

Sur ce panneau de bois peint est représenté le portrait d'une femme. On remarque immédiatement ses très grands yeux noirs, et ses sourcils marqués. Elle ne nous regarde pas directement, mais semble plutôt perdue dans ses pensées. Elle porte de nombreux bijoux : une épingle dorée coiffe ses cheveux bruns tirés en arrière, des perles ornent ses oreilles, et une large broche sertie d'une émeraude ferme son manteau. Son cou disparaît complètement sous ce qui semble être un grand foulard doré.

Ce portrait est peint à l'encaustique, c'est-à-dire à la cire, sauf la partie dorée autour du cou, qui est faite de feuilles d'or. Celles-ci ont été ajoutées sur le portrait au moment de la mort de cette femme, pour signifier son passage dans le monde divin : en effet, l'or, semblable à l'éclat du soleil, est symbole d'immortalité. Le portrait a ensuite été placé sur la momie de la défunte, insérée entre les bandelettes au niveau de son visage. Les bords du panneau indiquent qu'il a été retaillé au niveau des épaules pour correspondre à la forme de la momie. On peut donc penser qu'il avait une autre fonction avant la mort de cette femme, peut-être celle de décorer sa maison.

Cette œuvre vient d'Égypte, et date de la période où le pays appartenait à l'empire romain. Elle fait partie d'un ensemble de portraits appelés « portraits du Fayoum », du nom de la région d'Égypte où les premiers d'entre eux ont été découverts. Ces portraits sont les seuls portraits peints sur bois datant de l'Antiquité à être parvenus jusqu'à nous. En effet, le bois est un matériau qui pourrit rapidement. C'est le climat sec de la région où ces œuvres ont été trouvées qui a permis leur conservation.

Ces portraits sont précieux car ils nous renseignent non seulement sur les pratiques funéraires des Égyptiens de cette époque, mais aussi sur leurs vêtements, leurs bijoux et les coiffures qu'ils portaient. Malgré les différences entre les portraits, les personnes sont toujours représentées de face, en buste, avec de grands yeux et des sourcils très marqués. Aussi, même s'ils montrent bien des individus en particulier, ce sont des portraits stylisés, qui suivent des codes « à la mode » à cette époque. Ce portrait se distingue toutefois des autres par plusieurs éléments : la couleur de la peau, plus claire (ce qui a valu à cette femme le surnom d'« Européenne »), et le fait que la personne ne nous regarde pas. Elle semble « ailleurs », ce qui donne un aspect assez fascinant à l'œuvre.

Portrait en pied de la Marquise de Pompadour



© 2005 Musée du Louvre / Martine Beck-Coppola

MAURICE QUENTIN DELATOUR

France

1752-1755

Pastel sur papier bleu

Dimensions :

H. : 178 cm ; L. : 131 cm

Localisation

au musée du Louvre :
département des Arts
graphiques, aile Sully,
2^e étage, salle 822

Une belle jeune femme est assise dans un riche intérieur aux tons bleutés, vêtue d'une large robe, une partition de musique entre les mains. Très droite, le regard tourné sur le côté, son geste arrêté, elle pose pour l'artiste qui fait ici son portrait. Mais qui est-elle ?

Cette femme est la marquise de Pompadour, personnalité importante du 18^e siècle en France. Maîtresse du roi Louis XV, elle devint par la suite son amie et sa proche conseillère. Elle est restée célèbre pour sa beauté, mais aussi et surtout parce qu'elle fut l'une des rares femmes à avoir eu une grande influence dans les domaines politique, artistique et intellectuel de son époque. En observant ce portrait, qui témoigne d'une incroyable maîtrise de la technique du pastel par l'artiste, Maurice Quentin Delatour, divers éléments nous renseignent sur la personnalité de la marquise.

Tout d'abord, elle est vêtue d'une impressionnante robe, dont les reflets brillants laissent deviner qu'elle est faite d'une étoffe précieuse, probablement du satin – cela nous indique qu'elle souhaite se montrer comme une femme riche et élégante. Les meubles qui l'entourent, d'un style très à la mode à cette époque, la partition de musique dans ses mains, la guitare sur un fauteuil derrière elle et la gravure posée sur le rebord du bureau révèlent son rôle de protectrice des arts (elle encourageait et finançait un certain nombre d'artistes et pratiquait elle-même le chant et le dessin). Enfin, le globe terrestre et les livres sur le bureau montrent son intérêt pour les domaines scientifiques et intellectuels. Parmi les ouvrages, on peut remarquer l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, ou encore *De l'esprit des lois* de Montesquieu. En effet, la marquise défendait ces intellectuels, qui participaient alors au courant de pensée des Lumières, en faveur de nouvelles idées philosophiques et politiques – alors même que le roi était loin de partager leurs positions.

Ce portrait intime et psychologique nous montre ainsi une femme intelligente, cultivée et prête à faire valoir ses idées.

Maurice Quentin Delatour (Saint-Quentin, 1704 – Saint-Quentin, 1788)
Maurice Quentin Delatour est un peintre français du 18^e siècle. Montrant un talent très précoce pour le dessin, il effectue un apprentissage à Paris puis est invité à seulement 21 ans à séjourner à la cour d'Angleterre, où il fréquente l'aristocratie. Revenu à Paris, il se fait remarquer pour ses portraits au pastel très réalistes et pleins de vie. Il devient peu à peu l'un des portraitistes les plus prisés de son temps, réalisant entre autres les portraits de Voltaire, Rousseau et D'Alembert.

Portrait de Louis XIV (1638-1715)



© 2009 Musée du Louvre / Angèle Dequier

HYACINTHE RIGAUD

France

1701

Huile sur toile

Dimensions :

H. : 277 cm ; L. : 194 cm

Localisation

au musée du Louvre :

département des

peintures, aile Sully,

2^e étage, salle 916

Voici un tableau très célèbre, souvent reproduit dans les livres d'Histoire. Il s'agit du portrait du roi de France Louis XIV, le fameux Roi-Soleil. Ce roi a marqué l'Histoire de France pour plusieurs raisons. Tout d'abord, c'est le roi qui a régné le plus longtemps, pendant 72 ans, entre 1643 et 1715. Ensuite, c'était un roi très puissant : il a mené de nombreuses guerres, ce qui lui a permis d'agrandir le royaume, et il a renforcé tout au long de son règne l'importance de son rôle de roi, que ce soit au niveau juridique, militaire, religieux... Il était ce qu'on appelle un monarque « absolu », c'est-à-dire que son pouvoir était presque sans limite, et touchait tous les domaines. Enfin, c'était aussi un grand amateur d'art. Il a soutenu de nombreux artistes, et a montré sa richesse et sa puissance en faisant construire le château de Versailles.

Ce portrait a été réalisé alors qu'il avait 63 ans. Le peintre a réussi à lui donner l'apparence d'un roi solide, au sommet de sa puissance, alors que l'on sait que sa santé commençait à décliner à cette période. Tous les éléments de ce tableau participent à une mise en scène du pouvoir du roi. Tout d'abord, il est en costume de sacre, c'est-à-dire qu'il porte les vêtements et les attributs qu'il avait revêtus au moment de la cérémonie religieuse marquant son accession au trône : le manteau bleu à fleurs de lys, l'épée à son côté, le sceptre dans sa main droite, la couronne et la main de justice posées sur un coussin près de lui. À l'arrière-plan, le trône rappelle lui aussi la fonction royale, et la colonne symbolise la stabilité du pouvoir du roi. Quant au grand rideau rouge, dans la partie supérieure du tableau, il renforce la théâtralisation de la scène.

Ce portrait était une commande de Louis XIV, qui souhaitait l'offrir à son petit-fils, le roi d'Espagne Philippe V. Finalement, Louis XIV apprécia tellement le tableau qu'il décida de le garder avec lui et d'envoyer une copie en Espagne. Au fil du temps, ce tableau est devenu le portrait le plus célèbre du roi.

Hyacinthe Rigaud (Perpignan, 1659 – Paris, 1743)

Hyacinthe Rigaud est un peintre français spécialisé dans les portraits. Il se fait connaître en peignant la noblesse et la bourgeoisie de son époque, et suit une carrière exemplaire : après avoir obtenu le prestigieux prix de Rome en 1682, il est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1700. C'est seulement un an plus tard qu'il peint le portrait de Louis XIV, son œuvre la plus célèbre. Peintre très prolifique, sa carrière s'étend sur une soixantaine d'années.

SCÈNE DE CARNAVAL, OU LE MENUET



© RMN-GP (musée du Louvre) / Franck Raux

GIANDOMENICO TIEPOLO

Italie

Vers 1754-1755

Huile sur toile

Dimensions :

H. : 81 cm ; L. : 110 cm

Localisation

au musée du Louvre :
département des
peintures, aile Denon,
1^{er} étage, salle 725

Que de monde dans ce tableau ! Une foule de personnes aux costumes colorés est rassemblée sur une terrasse. Un homme et une femme dansent au milieu des autres. Ces deux personnages attirent immédiatement le regard par la couleur vive de leurs vêtements. C'est tout particulièrement la jeune femme que l'on remarque : au centre de la composition, nous faisant face, elle relève légèrement de ses mains les côtés d'une large robe jaune safran. Le buste penché en arrière, la tête bien droite, elle paraît assez immobile. En revanche, l'homme face à elle danse de façon dynamique : une jambe relevée devant l'autre, les mains sur les hanches, on voit que sa veste vole autour de lui, comme s'il venait de pivoter sur lui-même. Il est vêtu d'un costume rouge vif et porte sur la tête un chapeau à plumes. Parmi les personnages de l'assemblée, certains portent des loups (des demi-masques noirs autour des yeux). À l'arrière-plan, sur la droite, un orchestre joue.

L'homme et la femme au centre du tableau dansent le menuet. Cette danse à trois temps, élégante et noble, accompagne la musique baroque. Ici, les costumes très colorés et les masques indiquent que la danse prend place au milieu d'une fête. Le peintre, Tiepolo, a choisi de représenter l'un des événements les plus importants de sa ville : le carnaval de Venise.

Au 18^e siècle, Venise est une ville de moins en moins puissante sur le plan politique, mais elle connaît un âge d'or dans le domaine des arts : musique, théâtre, opéra, peinture... la Sérénissime (surnom de Venise) est alors l'une des capitales artistiques de l'Europe, et son carnaval est l'occasion de grandes fêtes. Le peintre Tiepolo montre dans ses tableaux ces divertissements, parfois sous une forme caricaturale. On remarque ici par exemple plusieurs personnages aux visages grotesques, comme l'homme au chapeau blanc et au grand nez. On retrouve cette figure sur un autre tableau du peintre conservé au Louvre : *L'Arracheur de dents*. Les deux tableaux ont d'ailleurs été peints ensemble, pour former une paire.

Giandomenico Tiepolo (Venise, 1727 – Venise, 1804)

Giandomenico Tiepolo est un peintre italien du 18^e siècle. Né dans une famille d'artistes vénitiens, il est le fils du peintre Giambattista Tiepolo. Alors que son père est célèbre pour ses décors de palais représentant des scènes bibliques ou mythologiques, Giandomenico se tourne plutôt vers des scènes de fêtes et des caricatures. Son style est d'abord proche de celui de son père, puis il se détache de la tradition familiale pour développer une manière qui lui est propre.

Musée du Louvre, octobre 2020.

Direction des Relations extérieures : Adel Ziane.

Sous-direction du développement des publics et de l'éducation artistique et culturelle : Matthieu Decraene.

Chef du service éducation, démocratisation et accessibilité : Cathy Losson.

Coordination éditoriale : Helen Lamotte et Noémie Breen.

Rédaction : Cécile Cunin.

Publication

Sous-direction de la communication : Sophie Grange.

Chef du service communication visuelle et publicité : Laurence Roussel.

Chef d'unité Atelier graphique : Isabel Lou Bonafonte.

Conception graphique : Aldo Baty Hualde.

Relecture : Léonore Nielsen.

Impression : Evoluprint.

LOUVRE